

Deux champions de la Réforme

Autor(en): **Schlesinger-Thury Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **12 (1904)**

Heft 9

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-13310>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

11 décembre. Entré dans la *Bier-Republik* opposée à la *Cerevisia*. Je n'aime pas ces coteries, mais je préfère prendre parti en entrant dans une société dont j'approuve les principes, quoique je ne l'approuve pas comme société, que de rester dans une neutralité nulle.

12 décembre. Assemblée de la B. Vote pour l'espèce la plus tolérante dans nos relations avec les corps.

16 décembre. Assisté comme spectateur à un duel. Par précaution, j'avais humecté mon mouchoir de poche de vinaigre; mais ni l'équipement des combattants, ni la vue du combat ne m'a causé le moindre trouble. Lu à haute voix un sermon du petit carême de Massillon (tentations des grands). — Moment d'ennui (ce qui m'est ordinaire le dimanche).

19 décembre. Assemblée de la B., parlé sans émotion quoique ayant de l'émotion avant d'avoir commencé à parler.

(*A suivre.*)

Paul MAILLEFER.

DEUX CHAMPIONS DE LA RÉFORME

Il y avait à Bruxelles, dans le premier tiers du xvi^e siècle, un gentilhomme du nom de Charles Boisot, avocat, conseiller privé de Charles-Quint. Il avait épousé Marguerite de Taxis, fille du Maître-Général des Postes impériales. De ses deux fils, l'aîné, Charles, comte du Saint-Empire, mourut sans postérité; le second, Pierre, receveur des finances, chevalier, seigneur de Rouen, Tournepepe et Huyssinge, eut l'honneur d'être le père des deux braves dont je veux parler.

Lorsque Guillaume d'Orange, pour soustraire les Pays-Bas protestants au joug intolérable de l'Espagne, eut pris ouvertement les armes contre Philippe II et son représentant le duc d'Albe, d'odieuse mémoire, il s'entoura d'une cohorte de vaillants dont les noms méritent d'être gravés en lettres ineffaçables sur les tables de l'histoire. Parmi eux se trouvaient Charles et Louis Boisot, fils du receveur de Bruxelles. « C'étaient, dit Aubéry, deux gentilhommes condamnés par le duc d'Albe, qui avaient suivi la fortune du Prince. »

Charles fut nommé, en 1572, gouverneur de l'île de Walcheren, où se trouvaient deux places de première importance : Middelburg et Flissingen. A plusieurs reprises, nous le trouvons dans l'entourage immédiat du Prince. Ainsi lors de l'arrivée au camp du Dr Léoninus, envoyé par le roi d'Espagne pour négocier avec Guillaume, c'est Charles qui reçoit l'envoyé en toute cérémonie. Mais laissons la parole à ce dernier :

«Et, sur le demy-chemin, me rencontroyent cinq capitaines qui me receurent avecq certain nombre des soldatz, qui faisoient le salve avec leurs harquebuzes, et me menoient en l'abbaye au logis de Charles Boisot, qui me rencontryt et menoit dans la chambre où le disné estoit prest bien magnifiquement et demouroyent tous les capitaines. Durant ledict disné venoit le maistre d'hostel du Prince, appelé Nuiven, avec un autre gentilhomme nommé Van du Tempel, me congratuler au nom du Prince et mander que je viendrais souper avec Luy. Après disner, et les tables levées, me vinrent aussi congratuler le Seigneur de Ste-Aldegonde et Docteur Junius et devisament ensemble généralement. Et après, les dict Boisot et Junius me mesnèrent au logis de Simon Cost....

....Le 4^o souppay avec Junius où estoit Boisot, Aldegonde, M. de la Garde, etc... » Dans le courant de ces négociations le Prince demande que les députés à nommer du côté du Roi fussent du pays ; il offrit de leur donner un sauf-conduit et six otages d'une qualité égale à ses députés ; ces otages étant : Boisot, Junius, Nyvelt, Boichorst, Paul Buys et un sixième qui servirait de secrétaire.

Mais Charles Boisot et le Dr Junius, peu confiants, sans doute, dans la bonne foi espagnole, refusèrent d'aller à Utrecht comme otages, et la négociation commencée en resta là.

En 1573, Charles Boisot fait fortifier la ville d'Alkmaer,— « le

Prince leur ayant mandé d'y aviser et pourvoir soigneusement, comme étant la clef de tout le pays de WestFrise. »

Sa dignité de gouverneur n'empêche pas Charles Boisot de conduire en personne ses braves soldats à la bataille : un secours opportun aux Zélandais leur aide à repousser les Espagnols assiégeant La Vere.

En 1575, les Etats-Généraux furent convoqués, après quoi Jacques van der Dœs, Charles Boisot et quelques autres sont chargés de formuler un nouveau plan de gouvernement pour les provinces de Hollande et Zeelande.

La carrière de ce brave gentilhomme fut courte. Lors du passage des Espagnols dans les pays de Ste-Annelandt, Philippelandt et Duyvelandt, en 1575, Charles de Boisot (lui et son frère avaient été anoblis par Guillaume) fut tué par un de ses propres soldats, d'où s'en suivit une débandade dans les rangs hollandais au grand profit de l'« Espagnol ».

Louis, le frère puîné du brave capitaine, étant à Paris lors des massacres de la St-Barthélemy, y avait échappé comme par miracle. Condamné pour sa religion par le duc d'Albe, il avait pris rang, comme son frère, parmi les « défenseurs de la foi ».

On ne sait trop par quel hasard il avait pu acquérir de l'expérience en choses maritimes ; le fait est que la première mention faite de lui dans les chroniques hollandaises nous le montre appelé par Guillaume au poste important d'amiral de la flotte Zélandaise.

« En ce temps, (1572) lisons-nous, mourut le capitaine Thibaut Worst, Admiral de Flissinghes, capitaine autant éloigné d'ambition et d'avarice, que vaillant et hardi ; au lieu duquel, fut choisi un autre (Louis de Boisot) éprouvé en hardiesse. »

Ce précurseur de Ruyter rendit de bons services à la cause protestante. Il est vrai qu'il ne se ménageait guère, ni

ses hommes non plus. « Dès lors, dit notre chroniqueur, l'Admiral Boisot montra comme il a toujours fait partout où il s'est trouvé une grande et bonne affection de combattre et de passer plus outre. »

Écoutons le récit d'une de ces batailles : « Et ledit jour (janv. 1574) sur les deux heures après-midi, le seigneur de Boisot, Admiral des Protestans, alla avec son armée assaillir les Espagnols devant Romersvæl. Le combat dura environ deux heures avec une telle furie de canonades d'un costé et d'aulture, qu'il semblait que le ciel et la terre deussent mesler ensemble, tant l'air et la mer estoyent pleins de feu, de flammes et de fumée. En ce conflit furent pris l'Admiral et le Vice-admiral d'Anvers, l'Admiral de Bergen avec sept des principales navires et une bruslée. Les Zélandais y gagnèrent trente belles pièces de bronze, etc... Tous ceux qui avoyent charge en l'Admirale protestante furent blessez des harquebusades et des esclats que faisait le canon ennemi, parce que le seigneur de Boisot avoit défendu de tirer, qu'il ne fût bien près ; et lors ayant donné de toute son artillerie, soudain il s'accrocha et y fut ledit seigneur en danger apparent, s'il n'eut esté aussitôt secondé d'un Vlyboot d'Enchuysen, duquel les Espagnols se voyant aussi attaquez perdirent courage... L'Admiral Boisot fut amené le lendemain à Flissinghes, ayant reçu en ces combats une harquebusade d'un gros calibre, sur l'os relevé de la joüe, un doight au dessous de l'œil, la balle passant tout outre par dessous le nez à l'autre joüe en même endroit, mais un peu plus haut, tellement qu'il en perdit un œil. »

Un haut fait d'armes, la délivrance de Leyden, lui valut l'admiration et la reconnaissance enthousiaste de ce peuple si éprouvé.

Qui ne connaît les détails navrants des souffrances de cette ville, assiégée pendant de longs mois par les Espagnols ? La peste, la famine surtout, avaient fait plus de 10,000

victimes ; les survivants n'avaient presque plus rien d'humain, sinon le courage et la foi. Chancelant de faiblesse, ces pauvres squelettes allaient faire, tant bien que mal, la garde sur les remparts ; sur dix partis le matin, il en revenait cinq ou six le soir. Cependant on espérait encore, contre toute espérance. Le Prince n'avait-il pas envoyé son brave amiral, avec 40 capitaines et 800 matelots ? des gars déterminés, ne craignant rien, comme le prouvait la devise sur leurs chapeaux : « Plutôt servir le Turc que l'Espagnol ». Mais les vents étaient contraires ; impossible d'approcher. Alors s'éleva un fort vent du N.-O., un vent de tempête qui balaya la mer, et la flotte avec elle, par dessus les digues rompues jusque sous les murs de la ville. Les Espagnols, croyant à un miracle, fuient ; Leyden est délivrée ! C'est le dimanche 3 octobre, à 8 h. du matin, que l'amiral mit pied à terre à Leyden : « Dieu sait », dit la chronique, « avec quelle joie et avec quel accueil ! Ayant l'Admiral mit pied à terre il alla de ce pas avec ses gens, le magistrat et les bourgeois, au temple rendre grâces à Dieu d'une telle délivrance et d'un tel heureux succès. Ceux de Leyden ne se voulant montrer ingrats envers le seigneur Louis de Boisot, Admiral, de sa diligence et bon devoir, luy firent présent d'une belle chaîne et d'une grande médaille d'or, faisant mention de leur délivrance, pendante à la dite chaîne. Comme firent pareillement les Etats, Nobles et Villes de Hollande en un banquet, auquel ils le convièrent, où luy en fut présentée une autre plus riche. »

Deux ans plus tard, les Zélandais s'efforçant de ravitailler Ziericxée, « ils n'y firent autre chose », dit la chronique, « que perdre quelques navires et beaucoup de leurs gens, entre autres le seigneur Louys de Boisot, leur Admiral ». En effet, le vaisseau amiral ayant touché un bas-fond, sombra et avec lui disparut le brave Louis et 300 de ses matelots ; le reste de la flotte fut mis en déroute.

Guillaume d'Orange fut fort affligé de cette perte. Le 19 juin 1576 il écrivait à son frère, le comte Jean de Nassau :

« Monsieur mon frère,

Je veulx espérer que vous aurez receu seurement et l'une et l'autre de pesche, et entendu par celle de Brunnynk dudit premier ce qui nous est advenu en l'entreprise qu'avions pour ravictailler la ville de Ziericxée ; la perte que nous avons faicte d'ung de nos grands batteaulx qui s'étant eschouvé s'en alla au fond, où nous perdismes quelques hommes et entre aultres Mr. l'Admiral de Boisot, lequel je regrette surtout pour l'avoir trouvé vaillant gentilhomme et très affectionné au bien de la cause commune. »

Un siècle plus tard, nous trouvons des Boisot en Suisse. Les descendants de ceux qui avaient « suivi la fortune du Prince » suivirent-ils celle de sa fille aînée, Emilie de Nassau, princesse de Portugal, qui vint s'établir à Prangins sur Nyon en 1627 ? Cela se peut, mais nous n'oserions l'affirmer, les documents nous manquant là-dessus. Les armoiries des Boisot de Suisse sont les mêmes que celles des Boisot de Hollande : « D'or à trois tourteaux de gueules, posés deux et un ». Une tradition très vivace dans la famille Boisot veut même qu'il y ait eu alliance entre un de ses membres et une descendante de cette charmante Maria-Belgia, fille d'Emilie, qui figure dans l'arbre généalogique de plusieurs honorables familles vaudoises (du Martheray, de la Harpe, de Givrins, Vautier, Royard, etc.). Les Boisot ont été pendant longtemps, de père en fils, ministres du Saint-Evangile. Il y a un Emile Boisot qui, à l'instar d'Oberlin, va porter l'Evangile et la civilisation dans cette contrée alors sauvage et à demi-païenne, le Vully vaudois. Il y a un Georges-Louis-Jonathan Boisot, à Lausanne, qui prend une part active à la libération du canton de Vaud.

Marie SCHLESINGER-THURY.
